

A(-)d(i)eux

Dans le service dans lequel je sévis, nous avons accompagné Odile. Elle habite seule dans un studio en centre d'Orléans. Personnage haut en couleur aussi bien de façon visuelle qu'auditive. Elle est l'auteure de phrase culte de type : « c'est vrai n'empêche », « que vous êtes sotte », « Mais Stéphanie, la couleur camel c'est indémodable ». Odile c'est aussi les coups de fil le mercredi soir quand elle savait que j'étais seule au service, juste pour savoir si j'allais bien et nos échanges sur nos dernières lectures. Ce n'est pas moi la référente d'Odile, la dernière en date était Tiffany. Elle se retrouve seule dans cette situation avec une dame envahissante. Odile peut passer 15 coups de téléphone par jour.

Mais quand commence la fin ?

Ça débute par une rencontre dans le cadre bien défini de notre accompagnement, Odile, « grande psychotique » incapable de mentir selon sa psychiatre.

La trêve estivale approche et Odile que j'accompagne depuis plusieurs années est au plus mal. Un cancer la ronge depuis plusieurs mois maintenant, je le sais car j'étais avec elle le jour où on lui a annoncé cette nouvelle.

Odile refuse ce diagnostic. Ne veut pas en parler. Pourtant l'évidence est là, les examens où Tiffany l'accompagne, la chimio thérapie puis l'hospitalisation en maison de repos puis en hospitalisation longue durée **et ma place auprès d'elle finalement plus obligatoire.**

Mais nous avons fait le choix de poursuivre notre accompagnement dans le but d'offrir à Odile une figure connue. Elle s'est réfugiée dans la folie qui est la sienne depuis fort longtemps et les moments de lucidité sont fugaces.

Tiffany accompagne sans broncher et moi je la regarde faire sans rien dire. Je suis moi-même prise dans d'autres préoccupations. Je la regarde et je sais qu'Odile va mourir mais ça aussi on en parle pas ou par boutade, jamais en direct. Je sais l'attachement qu'elles se portent, la difficulté de l'adieu.

J'ai longtemps culpabilisé de ne pas avoir eu le courage de la soutenir, de ne pas avoir affronté avec elle cette épreuve.

Autour d'elle nous échangeons beaucoup autour de sa mort mais sans pour autant en parler avec elle.

Et puis les vacances arrivent, Tiffany sait qu'à son retour Odile ne sera plus là. J'ai comme consigne d'appeler Tiffany lorsque cela arrivera.

Vendredi midi, dernier jour de travail avant 3 semaines de repos. Comme tous les jours depuis plus d'un mois maintenant je passe voir Odile pour la saluer et rester quelques minutes auprès d'elle.

Ces moments sont toujours difficiles et comme à mon habitude je replace dans le contexte, relativise, pour trouver la juste distance et la capacité à mettre mon hyper-émotivité de côté. (Il me semble important de préciser que de nature je suis une pleureuse et la formation, l'expérience m'ont fait grandir de ce côté-là mais la route est encore longue).

Le but de ma visite est clair, passer dire un petit bonjour, informer de mon absence et du fait que ma collègue prendra la relève aussi bien qu'elle le pourra en fonction de son emploi du temps.

Je m'installe auprès d'Odile pour lui faire part de tout cela, nous nous saluons, je prends place à ses côtés, nous échangeons quelques mots, puis comme à son habitude elle ferme les yeux pour se reposer en ma présence.

Mais toute la bonne volonté du monde n'a pas suffi à retenir mes larmes, partager à cet instant la entre colère à mon encontre qui n'arriva pas à être la professionnelle rassurante qu'elle souhaitait être et la tristesse de la situation.

Je me dois et je dois à Odile de lui expliquer mon attitude et de mettre des mots sur tout cela. Je lui explique que je pars en vacances et que je pense qu'elle ne sera plus là à mon retour. Que je sais qu'elle est très fatiguée et que lutter contre la maladie l'épuise, qu'elle a le droit de ne plus combattre si elle le souhaite et qu'elle est bien entourée.

Je la remercie pour tous les bons et moins bons moments passés en sa compagnie.

A cet instant je ne sais pas si Odile entend, comprend mes paroles mais il me paraît important de lui dire tout cela.

Elle viendra alors me saisir la main comme pour me rassurer, je lui dis « c'est le monde à l'envers aujourd'hui, c'est moi qui devait venir vous reconforter et c'est vous qui le faite ! ». Nous resterons la de bonnes minutes dans le silence (deuxième défaut me caractérisant, je ne supporte que difficilement le silence et blablate facilement pour le combler).

J'ai fait mes adieux à Odile en partant.

Odile est décédée pendant mes congés.

L'hôpital appelle, c'est la fin. Je ne réfléchis pas j'y vais. C'est à côté du service, je lâche tout. Je ne sais même pas pourquoi j'y vais alors que la mort me fait peur. J'y vais pour Odile, pour Tiffany pour moi.

Je me suis découvert cette compétence d'accompagner à la vie jusqu'à la mort. Ses pauses respiratoires me font battre le palpitant à toute vitesse. Je lui dis qu'elle peut partir, qu'elle a bien combattu. Je la remercie d'être passée dans ma vie. Ses parents arrivent je m'éclipse et appelle Tiffany.

La semaine suivante nous participons à ses obsèques. J'y vais pour Tiffany, je veux être là avec elle, pas question de se défilier, j'ai envie de racheter ma dette. Je fais le clown dans la voiture, chante des cantiques revisités à la sauce Nivernaise.

J'ai assisté avec ma collègue venue me soutenir aux obsèques d'Odile. D'ailleurs seule je n'y serais pas allée.

Dans l'église Tiffany choisit un endroit à l'écart, elle a la larme facile et se cache. Je ne la regarde pas, elle a ce don de me faire chialer aussi.

On remarque que le prêtre est plutôt pas mal, qu'il y a 5 bigotes comme dirait Odile et que l'église est pleine à craquer. Le village est là.

La fin de l'accompagnement c'est aussi ça finalement. Allez au bout, avoir ce sentiment d'être présent même si ça n'a plus de sens pour Odile, ça en a pour nous.

J'ai pas mal culpabilisé de la peine que je pouvais ou peut avoir pour le décès de cette personne. Mais finalement comment compose-t-on avec le vide qu'il crée ? Elle a été mon quotidien comme celui de certains de mes collègues pendant plusieurs années (15 coups de fil par jour, visites, sorties...).

J'ai la chance que l'institution dans laquelle je travaille m'est permise d'accompagner Odile jusqu'à la fin (enfin presque car c'est ma collègue qui était auprès d'elle ce jour-là) et m'est aussi

portée et soutenue en me laissant des espaces de paroles.

Comment gère-t-on les émotions que nous génère le départ des personnes que nous accompagnons ? Tristesse, colère, incompréhension...

Quelle place tient l'équipe dans le travail de distanciation et d'élaboration de tout cela ?

Deuil de la personne, de son accompagnement.